

LA SCIE.

Tous ceux qui voudraient s'abonner à La Scie, peuvent le faire en s'adressant au propriétaire et en payant \$1.00 par année, ou \$0.50 pour six mois. Le tout d'avance.

LA SCIE

Castigat ridendo mores.

LA SCIE

paraît le JEUDI de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée franco, à

L. P. NORMAND.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

FEUILLETON

DE

LA SCIE.

DES MODES.

En Canada, à Québec surtout, on n'a généralement, en fait de nouveautés, que les fonds de boutique de l'Europe. Une mode française ou anglaise est obliée depuis longtemps à Paris ou à Londres lorsqu'elle ne fait encore que se montrer ici; mais, c'est égal, cela paraît nouveau, et l'on s'en accorde avec la même empressement qu'elle a rencontré dans le centre d'où elle vient.

On dit que le sage suit la mode et s'en moque tout bas; or, quant à moi, je pense que le seul qui ait le droit de s'en moquer est l'inventeur ce qu'il ne manque pas de faire, très-probablement, sans oublier ceux qui la suivent.

Il est bien entendu que ce droit que je proclame en sa faveur ne peut exister qu'autant que son invention est ou ridicule ou bizarre, et comme c'est le plus souvent à l'une ou à l'autre de ces qualités qu'une mode doit succéder, il est bien rarement privé du plaisir de l'exercer. Cependant, tout fier qu'il peut être des bénéfices qu'elle lui rapporte, il n'en doit pas moins, s'il est quelque peu philosophe, prendre en pitié le genre humain, qui donne ainsi chaque fois la preuve de son engouement pour des futilités.

Les modes pour hommes ne laissent pas que d'être souvent excentriques, souvent ridicules comme celles des femmes; la fantaisie, toutefois, est loin d'en faire le fond, ainsi que cela a lieu pour les dernières. Le sexe laid, lui, s'attache à l'élégance ou à ce qu'il croit être élégant, aime au moins en elle la simplicité. Il ne recherche guère les étoffes voyantes pour ses vêtements, et cette simplicité de son costume fait d'au-

tant ressusciter les mille et un caprices soi-disant indispensables aux vêtements de la femme et qui ont précédé à leur confection.

Le beau sexe trouve bien un peu à méchanceté de notre costume—d'ailleurs de quoi ne médit-il pas—et pourtant, je suis persuadé qu'il trouve celui que nous portons l'hiver plus commode et plus rationnel que le sien; les efforts constants qu'il fait pour l'assimiler au nôtre en font foi et parlent en sa faveur. Aussi, le félicitons-nous d'avoir substitué à l'infâme chapeau qui ne couvrait qu'à peine le derrière de la tête la casquette de fourrure qui lui irait si bien, si ce n'était la vilaine résille qui la dépare et à laquelle on paraît tant tenir, mais qui, aujourd'hui, est elle-même plus que déparée par le nouveau peigne que l'on plante à son beau milieu. Mais ce n'est pas tout: casquette, résille et peigne sont tous ensemble déparés par un nouvel article très en vogue déjà, le voile appelé *nuage*, et qui semble ne servir qu'à entourer la coiffure.

Je n'ignorais pas que les femmes fussent sujettes aux vapeurs; je savais aussi que la vapeur fait les nuages; mais j'ignore si le nuage sous lequel elles cachent cet hiver leurs coiffures a la même origine. D'aucuns me diront que c'est un enfant de la fantaisie, et à cela, je répondrai: "Pauvre mère! ce n'est pas que je t'en veuille, et, cependant, je te trouverais bien aimable si tu voulais faire mieux une autre fois."

Ce désir exprimé, passons à un autre article de mode, le peigne qui sert à tenir les résilles qui tenaient bien seules avant lui, qu'elles fussent remplies de vrais ou de faux cheveux.

Ces peignes sont à coup sûr de véritables articles de fantaisie, et, pour ne parler que des plus riches, de ceux dont le dos paraît d'or (disons dorés sans crainte de faire erreur), je dois dire que ceux que j'ai vus dans le vitrail d'un de

nos joailliers précéront facilement à rire, tant les formes qu'ils affectent sont peu propres aux ornements de tête.

Celui qui a d'abord attiré mon attention représentait un fer à cheval, le suivant, un cadenas, le troisième, une pleine lune, et le dernier un marteau de porte.

Je laisse au lecteur à deviner quel effet vont produire de semblables parures la prochaine fois qu'on se hasardera à les mettre pour aller au bal ou dans n'importe quelle réunion où la tenue de cérémonie est de rigueur.

Supposons que ce soit à un bal qu'on les verra pour la première fois, les jeunes beaux présents—les vieux auront la même liberté—ne manqueront pas de faire plus d'une observation qui intriguera celles qui s'en croiront l'objet. Avisant une jeune personne (ou une de celles qui font tapisserie, selon le cas), l'un d'eux dira: "Comment trouves-tu la demoiselle (ou la femme) au fer à cheval?"

—Pas mal, et toi?

—J'aime mieux celle à la pleine lune, sa voisine, avec elle, au moins, on sait à quoi s'en tenir sur le beau ou le mauvais temps.

—Quant à moi, dirait un troisième, j'avoue ma prédilection pour la demoiselle au cadenas. Savez-vous si quel qu'un en a la clef?

—On n'en sait rien, pourrait répondre le premier venu; mais, si vous tenez à ce renseignement, vous n'avez qu'à aller frapper chez son amie, la demoiselle au marteau de porte que vous voyez un peu plus loin, et qui s'empressera de vous satisfaire.

Sur un pareil sujet, la causerie entre danseurs serait beaucoup plus longue que le dialogue qui précède; bien des commentaires, qui ne sont pas de mise ici, feraient là florès, si bien qu'on entendait les éclats de rire des causeurs,